

donnent de mettre à mort tous ceux qui dévient de la foi.

Qu'on remette donc en force les résolutions du concile d'Elvire défendant aux chrétiens de manger à la même table que les juifs sous peine d'excommunication.

Qu'on galvanise enfin tout le vieil attirail rouillé des âges purs de l'Inquisition et alors l'on saura à quoi s'en tenir.

Le sermon du père Portelance a soulevé tant d'indignation et de protestation que ce révérend a été contraint de rétracter dimanche dernier tout ce qu'il avait enseigné le dimanche précédent dans la chaire de vérité.

Il vous faut bien l'admettre, Messieurs les curés, vous avez beau avoir une soutane vous n'échapperez pas à l'*humanum est errare*.

Quand on regarde froidement ce qui se passe, ça fait songer à certaine page des *Ruines*, ce beau et consolant livre de Volney, où l'on voit les chamans, les bonzes, les brahmes et autres se réunir pour jeter l'apostrophe suivante :

"Oui, ces hommes sont des brigands, des hypocrites, qui prêchent la simplicité pour surprendre la confiance ; l'humilité pour asservir plus facilement ; la pauvreté pour s'approprier toutes les richesses ; ils promettent un autre monde pour mieux envahir celui-ci ; et tandis qu'ils nous parlent de tolérance et de charité, ils brûlent au nom de Dieu les hommes qui ne l'adorent pas comme eux."

JUNÉNAL.

Depuis que cet article a été écrit, nous avons reçu de Québec, la lettre suivante, qui justifie pleinement l'article qui précède :

Québec, 13 mars 1895.

Monsieur le Rédacteur,

Me permettrez-vous, Monsieur, l'usage de votre journal pour vous demander une information ?

En quel endroit et en quel temps l'Eglise catholique a-t-elle défendu à ses ministres d'aller au chevet d'un mourant, lorsqu'il était demandé, sous le seul prétexte que le malade est soigné par un docteur protestant ?

C'est précisément ce que le père Portelance, de la fameuse congrégation des O. M. I. a annoncé aux fidèles, à Québec, le premier dimanche du mois de mars. Il a dit qu'il était absolument inutile d'aller le chercher pour assister un malade, fut-il à la dernière extrémité ; qu'il n'irait pas, s'il y avait là un médecin protestant à soigner ce malade.

Pourriez vous me dire, M. le Rédacteur, sur quel autorité, ce bon père s'appuie pour refuser le secours de son ministère à un bon catholique, pour de telles raisons.

IGNORANT.

UN PROFOND ENSEIGNEMENT

Il se déroule, présentement, un procès criminel devant les assises, à Sherbrooke, qui doit être un profond enseignement pour notre population.

Une jeune fille pauvre, orpheline de mère, obligée de gagner sa vie dans une filature, et de supporter, par surcroît, son vieux père infirme, est fascinée par un beau parleur, et succombe bientôt sous des promesses fallacieuses. Ce Don Juan, après l'avoir lâchement abandonnée, est forcée pour une cause analogue d'épouser une autre de ses victimes qui meurt au bout de quelques années. Il se présente de nouveau chez la première et tente de renouveler ses exploits d'antan. Elle commence par le repousser, mais elle tombe de nouveau, touchée sans doute par les paroles de repentir exprimées par le suborneur.

A quelque temps de là elle essaye encore une fois de lui faire tenir ses nouveaux engagements. On serait tenté de croire qu'elle sera reçue avec bonté par l'homme qui l'a aimée ; on doit supposer qu'il l'accueillera à bras ouverts, et lui donnera le bonheur qu'elle est en droit d'attendre, ou tout au moins qu'il restera indifférent.

Mais non. C'est l'injure aux lèvres qu'il l'accueille. Il la rudoie et lui fait cruellement sentir la honte qu'elle a encourue et la responsabilité qu'elle porte aux yeux d'un monde, qui, tout bien pesé, ne vaut guère mieux qu'elle-même.

Aigrie par le malheur, le cœur ulcétré par toutes les avanies dont elle a été abreuvée, elle retourne chez elle, s'arme d'un revolver, et n'espérant plus obtenir de justice nulle part, elle tue son séducteur.

Voyons, quel est le père de famille, ayant charge d'âmes, qui osera lui jeter la pierre ? N'a-t-il pas, lui aussi, des petits enfants, des fillettes chéries qui sont exposées à perdre tous les jours ce qu'elles ont de plus cher au monde, malgré toute la surveillance qu'il peut exercer sur ces chères innocences ?

Je ne veux pas justifier le crime commis : c'est un meurtre, cela est indéniable. Mais n'est-il pas justifiable ? surtout lorsqu'on sait qu'il y a toute une catégorie de jeunes gens désœuvrés, dont les parents ont peiné durant des années pour leur donner l'aisance dont ils jouissent aujourd'hui, qui font ouvertement le métier de séducteur. Et si vous ne croyez pas ce que j'avance ici, vous n'avez qu'à demander au premier gandin venu un peu lancé dans la vie élégante, il vous aura bientôt renseigné et se glorifiera des conquêtes qu'il aura faites. C'est la monnaie courante de la conversation de ces jolis messieurs.

En présence de ces faits, bien peu de parents éprouveront de la pitié pour la seconde victime qui est en